

ESPRIT ET VIE

« Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie » (Jean, VI, 64)

93^e ANNEE (10^e Série)

L'AMI DU CLERGE

N^o 42. — 20 OCTOBRE 1983

L'« OPUS DEI » SON HISTOIRE, SA SPIRITUALITÉ SA NATURE JURIDIQUE

Qui n'a pas entendu parler de l'Opus Dei ? Mais qui la connaît vraiment ? Un de ses membres, prêtre, de Paris, nous a offert de la présenter sous tous ses aspects. Nous l'en remercions, sachant qu'en toute chose il convient d'abord d'être bien informé.

PLAN

Introduction.

I^{re} Partie : Le Fondateur :

1. Les premiers pas (1902-1928).
2. L'impulsion du Fondateur (1928-1975).
3. L'étape de la continuité.

II^e Partie : Esprit et nature de l'« Opus Dei ».

1. La spiritualité de l'« Opus Dei » :
 - a) La sanctification du travail.
 - b) L'apostolat.
 - c) Sainteté et formation spirituelle : 1. La filiation divine. 2. L'unité de vie. 3. Le Saint-Esprit et la Sainte Famille. 4. La prière. 5. La Sainte Messe. 6. La vie cachée. 7. Les vertus. 8. L'Eglise et le pape.
 - d) La formation.
2. L'action des fidèles de l'« Opus Dei ».
 - a) L'action des laïcs.
 - b) Les activités collectives d'apostolat.
 - c) L'action des prêtres : 1. Les prêtres formés dans l'« Opus Dei ». 2. Les prêtres incardinés dans un diocèse.
3. Nature juridique de l'« Opus Dei ».
 - a) Les débuts.
 - b) Les approbations du Saint-Siège.

III^e Partie : L'érection en prélatrice personnelle.

1. Les prélatrices personnelles :
 - a) Nature de la prélatrice personnelle.
 - b) La finalité des prélatrices personnelles.
 - c) Les rapports avec l'évêque diocésain.
2. La Prélatrice de la Sainte Croix et « Opus Dei ».
 - a) Sa nature.
 - b) Sa finalité.
 - c) Ses membres.
3. Le statut des prêtres :
 - a) Le clergé de la Prélatrice de l'« Opus Dei ».
 - b) La Société Sacerdotale de la Sainte Croix.

L'« Opus Dei » a été érigé en prélatrice personnelle par le pape Jean-Paul II le 28 novembre 1982. Cette décision pontificale apparaît de plus en plus comme d'une grande importance pour la vie de l'Eglise. Les prélatrices personnelles, souhaitées par le concile Vatican II, font désormais partie intégrante des structures pastorales courantes dont l'Eglise dispose pour exercer la mission qu'elle a

reçue du Christ de conduire les âmes et le monde à Dieu.

Cet événement « qui transforme en réalité concrète une nouvelle virtualité féconde et prometteuse de l'organisation pastorale née du concile Vatican II » a été saluée dès son origine comme « quelque chose d'historique » par le card. Baggio, Préfet de la Sacré Congrégation pour les Evêques, dans un commentaire à la Déclaration publiée par cette même Congrégation au sujet de la Prélatrice de l'« Opus Dei ». Le présent article a pour but, sans entrer dans des détails trop techniques, de chercher à saisir le phénomène pastoral de l'« Opus Dei » dans toute sa profondeur et son amplitude et de comprendre, du même coup, les raisons qui ont poussé le Saint-Siège à faire de l'« Opus Dei » une prélatrice personnelle.

Nous nous attacherons d'abord à l'histoire l'« Opus Dei ». En suivant la vie de son fondateur, *Mgr Escriva de Balaguer*. Nous le verrons dans les premières années de sa vie. Puis nous suivrons le développement de l'« Opus Dei » de sa fondation au décès de Mgr Escriva. Enfin, nous jetterons un regard sur l'histoire plus récente. Dans la seconde partie, nous nous efforcerons de décrire l'« Opus Dei ». Cela nous amènera d'abord à présenter les traits essentiels de sa spiritualité, dont nombre d'aspects se trouvent dans les enseignements du concile Vatican II. Nous parlerons ensuite de l'action de ses fidèles, laïcs et prêtres. Nous terminerons par des précisions sur le chemin juridique parcouru par l'« Opus Dei » de ses origines jusqu'à l'après-concile. La dernière partie aura plus directement trait à la prélatrice personnelle. Il faudra commencer par présenter cette nouvelle figure juridique. Nous étudierons ensuite la prélatrice de l'« Opus Dei » et nous achèverons en nous référant, de façon toute particulière, à la place et au statut des prêtres. Tout au long de l'article nous soulignerons ce qui concerne les prêtres. Nous présenterons *in fine* une bibliographie sommaire.

PREMIERE PARTIE :

LE FONDATEUR

Il est difficile de parler de l' « Opus Dei » sans parler de son fondateur car, à partir de 1928, la vie de l'un et de l'autre sont pleinement confondues. D'autre part, les années qui précèdent la fondation sont, dans les desseins divins, destinées à y préparer celui que Dieu s'est choisi.

Voici d'abord les premiers pas, qui s'achèvent le 2 octobre 1928, date à laquelle Mgr Escrivá de Balaguer voit ce que Dieu attend de lui. Pendant près de cinquante ans le fondateur préside aux destinées de l'œuvre de Dieu, qui se répand dans le monde entier. Cette deuxième période s'achève le 26 juin 1975 avec le rappel à Dieu de son Serviteur. Commence alors l'étape de la continuité qui voit l'expansion se poursuivre en même temps que la dévotion privée envers Mgr Escrivá prend une ampleur sans cesse accrue et que s'ouvre son procès en béatification. Nous incluons ici un aperçu du travail apostolique de l' « Opus Dei » en France.

1. Les premiers pas (1902-1928)

Le 9 janvier 1902, Josemaría Escrivá de Balaguer naît à Barbastro (Espagne), dans les Pyrénées aragonaises. Son père tenait avec deux associés un commerce de chocolat et de tissus. Sa mère était l'avant-dernière de treize enfants. Elle descendait, par sa mère qui s'appelaient Blanc, d'ancêtres français installés en Narbonaise au XII^e siècle.

Josemaría avait déjà une sœur, Carmen de trois ans son aînée. Viendront ensuite María Asunción (1905), María de los Dolores (1907) et María del Rosario (1909).

C'est dans le cadre d'une famille chrétienne très unie qu'il apprend dès son enfance à mener une vie de piété solide. Sa vie est placée sous la protection de la Sainte Vierge : à l'âge de deux ans, gravement malade, ses parents le vouent à la Madone vénérée à Torreciudad, lieu d'un antique pèlerinage marial, à une vingtaine de kilomètres de Barbastro. Le médecin venu s'informer de l'heure à laquelle il était mort le trouve en train de sauter dans son lit après avoir mangé... Quelque temps plus tard ses parents le conduisent en reconnaissance à la chapelle de Torreciudad.

Sa mère lui apprend des prières qu'il récitera toute sa vie durant. Dès qu'il atteint l'âge de raison, elle l'amène à son confesseur : il ne cessera par la suite de lui en témoigner de la reconnaissance et de souligner le bien qu'en avait ressenti son âme d'enfant. Il se prépare avec une grande ferveur à faire sa première Communion. La famille se réunissait pour la récitation quotidienne du chapelet.

Dieu allait se servir d'événements douloureux pour forger l'âme de Josemaría. En l'espace d'un peu plus de trois ans, ses trois plus jeunes sœurs sont rappelées à Dieu l'une

après l'autre, de la plus jeune à la moins jeune. Josemaría dit que c'est alors son tour. Il cesse de le répéter quand il se rend compte qu'il fait de la peine à ses parents. Il dira plus tard que le Seigneur l'avait travaillé en donnant « un coup sur le clou et cent sur l'enclume ».

C'était d'autant plus vrai que son père subit un revers de fortune. Ruiné, abandonné de tous, il doit aller chercher du travail ailleurs. La famille va s'installer à Logrono, capitale de la Rioja. L'exemple de dignité chrétienne et d'héroïsme caché qu'il reçoit de ses parents dans l'épreuve l'impressionne vivement.

Josemaría avait été à l'école chez les Sœurs de la Charité dès l'âge de trois ans puis, à partir de sept ans, chez les Clercs des Ecoles Pies. Il poursuit maintenant ses études au lycée de Logrono et complète ses cours par des heures d'étude et de révision dans un collège de frères Maristes et dans un autre collège dirigé par des laïcs. Le latin n'a pas sa préférence : c'est « l'affaire des curés » dit-il. Quand un de ses camarades évoque la possibilité qu'il devienne prêtre, il l'arrête net en répondant : « Bah, ce sont des sottises... » Il confiera un jour :

« Je n'ai jamais penser me faire prêtre, ni à me dédier à Dieu. Cette question ne s'était pas posée à moi, parce que je croyais qu'elle ne me concernait pas. Plus encore : j'étais si gêné à la pensée de pouvoir parvenir un jour au sacerdoce que je me sentais anticlérical. J'aimais beaucoup les prêtres, car la formation reçue à la maison était profondément religieuse ; on m'avait enseigné à respecter, à vénérer le prêtre. Mais pas pour moi, pour les autres. »

Dieu allait en disposer autrement. Un jour de décembre 1917 la neige recouvre la ville de Logrono. Josemaría remarque des traces de pas toutes fraîches. Ce sont les empreintes laissées par les pieds nus d'un Carme déchaux. Devant le sacrifice dont ce religieux est capable par amour de Dieu, Josemaría se demande ce qu'il fait, lui, pour son Dieu.

« Bien des manifestations de l'Amour de Dieu en ces années de mon adolescence me reviennent en mémoire lorsque je pressentais que le Seigneur voulait quelque chose de moi, quelque chose que j'ignorais. Des événements et des détails ordinaires, apparemment innocents, dont Il se servait pour mettre en mon âme cette inquiétude divine. Aussi ai-je très bien compris l'amour humain, si humain et si divin, de Thérèse de l'Enfant-Jésus qui s'émut lorsqu'une image du Rédempteur à la main blessée apparut dans les pages d'un livre. De pareilles choses me sont aussi arrivées à moi, qui me remuèrent et m'amènèrent à la communion quotidienne, à la purification, à la confession et à la pénitence. »

Il devra attendre encore des années avant de savoir exactement ce que Dieu veut de lui. Il décide de devenir prêtre parce que, explicite-t-il,

« j'ai cru qu'il serait ainsi plus facile d'accomplir une volonté de Dieu que je ne connaissais pas. Huit ans avant mon ordination, je la pressentais, mais je ne savais pas ce qu'elle était

et je l'ignorai jusqu'en 1928. Voilà pourquoi je me fis prêtre. »

Comprenant le sacrifice que sa décision comporte pour ses parents (il ne vit son père pleurer que le jour où il lui en fit part, bien qu'il l'acceptât totalement) qui allaient rester seuls avec sa sœur Carmen, il demande au Seigneur de bien vouloir envoyer un autre fils à ses parents, qui puisse prendre sa place dans le foyer familial. Effectivement son frère Santiago naît le 28 février 1919..., comme pour bien montrer que tout s'inscrit dans le plan de la Providence.

Après ses années au Séminaire San Carlos de Saragosse (il a entrepris également des études à la Faculté de Droit), il est ordonné prêtre le 28 mars 1925. Son père n'est plus de ce monde depuis le 27 novembre de l'année précédente. Pour sa première Messe solennelle, il avait rêvé de donner la Communion d'abord à sa mère, mais une femme passe devant elle. C'est une contrariété de plus qui mêle l'amertume à la joie. Il en fera l'expérience quotidienne. Sa mère s'en rendra compte et lui dira : « Josemaría, tu n'as pas un jour sain ». Et lui-même écrivait chaque année sur son calendrier liturgique : *in laetitia, nulla dies sine cruce !*

Trois jours après son ordination, il est nommé dans un petit village d'environ 800 âmes. En deux mois il rend au moins une fois visite à tous ses paroissiens. Il confesse beaucoup. Chaque jour il chante la Messe. Le soir il dirige la récitation du Chapelet et assure le Salut et la bénédiction du Saint-Sacrement. A cela s'ajoutent une heure d'adoration le jeudi, les catéchismes, le soin des malades, etc.

Plus tard, il reçoit l'autorisation de son évêque d'aller s'installer à Madrid. Il pensait, là encore, être plus disponible. Il y déploie une activité sacerdotale immense. Il s'occupe de l'œuvre apostolique du Patronage des malades et répond à tous les appels. Or, dans la seule année 1927, il y eut plus de 3000 confessions et autant de Communions ; l'Extrême-Onction a été administrée presque 500 fois et le Baptême plus de 100 fois ; il y eut entre 700 et 800 mariages...

Le 2 octobre 1928, il fait une retraite spirituelle chez les missionnaires de saint Vincent de Paul. C'était la fête des saints Anges gardiens. Les cloches de l'église voisine de Notre-Dame des Anges sonnent à toute volée en l'honneur de leur patronne. L'abbé Escrivá classe des notes prises au cours des mois écoulés. Son âme n'a cessé depuis longtemps d'accepter la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, et de répéter : *Domine, ut videam ! Domine, ut sit ! Domine, ut sit !* Il chante même le verset de l'Évangile selon saint Luc 12, 49 : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur !*

Et voilà que soudain il voit clairement ce à quoi Dieu l'a appelé. Il voit ce que sera l'« Opus Dei » projeté à travers les siècles.

Il voit des générations d'hommes présents dans toutes les activités du monde, des prêtres aussi, plantant la Croix à tous les carrefours, « plaçant le Christ au sommet de toutes les activités humaines », rendant « divins tous les chemins de la terre ». Dieu lui demande de consacrer toutes ses énergies à proclamer que le travail et les conditions de vie ordinaires des hommes peuvent être un chemin et une matière de sanctification.

2. L'impulsion du Fondateur (1928-1975)

« Depuis ce moment-là, jamais plus je n'ai été tranquille, et j'ai commencé à travailler à contre-cœur, parce que je répugnais à fonder quoi que ce soit ; mais je commençais à travailler, à bouger, à agir : à poser les fondations ». Mais il ne disposait d'aucuns moyens. Il n'avait, comme il l'a répété bien souvent, que « vingt-six ans, la grâce de Dieu et de la bonne humeur ». Il se sentait bien peu de chose face à la mission qu'il avait reçue. Il a précisé lui-même la nature des moyens auxquels il a eu alors recours :

« J'ai été chercher la force d'âme dans les quartiers les plus pauvres de Madrid. Des heures et des heures passées en tous lieux, tous les jours, en allant à pied de-ci de-là, parmi des pauvres honteux et des pauvres misérables, absolument dépourvus de tout ; parmi des enfants morveux, sales, mais des enfants, ce qui veut dire des âmes agréables à Dieu. Quelle indignation ressent mon âme de prêtre quand certains disent maintenant que les enfants ne doivent pas se confesser tant qu'ils sont encore petits ! Ce n'est pas vrai ! Ils doivent faire une confession personnelle, auriculaire et secrète, comme les autres. Et alors, quel bien-être, quelle joie ! J'ai passé beaucoup d'heures à ce travail, mais je regrette qu'elles n'aient pas été plus nombreuses... C'était des gens désemparés et malades, certains frappés d'une maladie alors incurable : la tuberculose.

« J'ai donc été chercher les moyens de réaliser l'Œuvre de Dieu dans tous ces endroits-là. Et pendant ce temps, je travaillais, je formais les premiers qui se trouvaient autour de moi. Il y avait un échantillonnage de presque tous les métiers : des étudiants, des ouvriers, de petits entrepreneurs, des artistes...

« Ce furent des années intenses, pendant lesquelles l'« Opus Dei » croissait de l'intérieur, sans que nous nous en rendions compte. Mais je voulais vous dire ceci (un jour, on vous le racontera par le menu, documents et papiers à l'appui) : la force humaine de l'Œuvre, ce furent les malades les plus miséreux des hôpitaux de Madrid ; ceux qui vivaient chez eux, ayant perdu tout espoir humain ; les plus ignorants de ces faubourgs éloignés. Voilà les ambitions de l'« Opus Dei », les moyens humains dont nous nous sommes servis : des malades incurables, des pauvres abandonnés de tous, des enfants sans famille et sans instruction, des foyers sans feu, sans chaleur et sans amour. Et puis, former les premiers qui venaient à moi, leur parler avec une assurance totale de tout ce qui allait se faire, comme si c'était déjà fait...

« Ensuite, Dieu nous a conduits par les chemins de notre vie intérieure, ceux qui nous sont propres. Ce que je cherchais, moi ? *Cor Mariae dulcissimum, iter para tutum !* Je cherchais le

pouvoir de la Mère de Dieu, comme un petit enfant, en prenant les chemins de l'enfance. Je recourais à saint Joseph, mon Père et mon Seigneur. Il m'importait de le voir puissant, tout-puissant, chef de ce grand clan divin, à qui Dieu en personne obéissait : *erat subditus illis* ! Je recourus avec simplicité à l'intercession des saints (...). Je fis appel avec confiance, avec pureté, aux saints Anges gardiens, sans me rendre compte que Dieu me mettait — vous, vous n'êtes pas obligés de m'imiter, vive la liberté ! — dans des chemins d'enfance spirituelle.

« Que peut faire une créature qui doit remplir une mission, quand elle ne possède ni les moyens, ni l'âge, ni la science, ni les qualités nécessaires, rien ? Elle va droit vers sa mère et son père, elle s'adresse à ceux qui peuvent faire quelque chose, elle demande l'aide de ses amis... C'est ce que j'ai fait dans ma vie spirituelle. Mais aussi à coups de disciplines, ça oui — de pénitence, d'expiation —, pour marquer le rythme. »

Un exemple peut aider à comprendre l'intensité de l'activité apostolique, débordement d'une vie intérieure que l'on devine déjà d'une exceptionnelle richesse : il se rend dans les 58 collèges tenus par les Dames apostoliques. Il y a 12 000 élèves, auxquels il fait des causeries et avec qui il bavarde amicalement. Certaines années, plus de 4 000 enfants se confessèrent et communierent pour la première fois.

L'abbé Josemaría Escrivá consacre aussi une bonne partie de son temps à conseiller dans leur vie spirituelle ses confrères prêtres. Eux aussi sont appelés à la sainteté ! Ils étaient bien « présents » le 2 octobre 1928. L'« Opus Dei » prend corps, même si « les âmes s'échappaient comme les anguilles dans l'eau ». Le Fondateur aurait voulu que l'« Opus Dei » n'ait pas de nom. Son confesseur lui demande un jour « comment va cette œuvre de Dieu ? » Le nom d'« Opus Dei » venait de naître, qui exprimait bien que tout était de Dieu et, en même temps, travail de Dieu, *operatio Dei*.

« Même par blague, il n'y aura jamais de femmes dans l'« Opus Dei » ! » écrit-il en février 1930. Or voilà que le 14 du même mois, alors qu'il vient de communier, Dieu lui fait comprendre que l'appel à l'« Opus Dei » s'adresse aussi aux femmes. De ce jour date la Section féminine de l'« Opus Dei ».

L'« Opus Dei » se développe progressivement, comme une conséquence de la réponse du fondateur à la grâce. Les vocations arrivent au point qu'il pouvait envisager, dès 1935, d'étendre l'activité apostolique non seulement à d'autres villes d'Espagne, mais aussi à d'autres pays, plus précisément la France. La guerre civile qui éclata peu après en Espagne, puis la seconde guerre mondiale freinèrent ces désirs d'expansion. Pas pour longtemps cependant, car ils se réalisent dès que la situation le permet. En 1943, l'« Opus Dei » se trouve déjà en Italie ; en 1945, au Portugal ; en 1946 et 1947, en Angleterre, en France et en Irlande ; en 1949, aux Etats-Unis et au Mexique ; en 1950, au Chili et en Argentine ;

en 1951 et 1952, en Colombie, au Venezuela et en Allemagne... A la fin de la décennie des années cinquante, non seulement l'« Opus Dei » s'étend à l'Europe presque entière et à toute l'Amérique, mais il commence aussi à se répandre en Asie et en Afrique, d'abord au Japon et au Kenya. Il atteint ultérieurement l'Australie, les Philippines, le Nigeria...

S'il est vrai que la contradiction est la marque des œuvres de Dieu, elle ne fut pas épargnée à l'« Opus Dei », spécialement en Espagne où persécutions et calomnies s'abattirent sur le Fondateur et sur l'institution qu'il avait fondée. Il pria pour ceux qui faisaient du mal *putantes obsequium se praestare Deo*, animés de bonnes intentions mais considérant comme hérétique l'idée que l'on puisse se sanctifier dans le monde. Ce n'est pas le lieu de parler des souffrances sans nombre qu'endura Mgr Escrivá de Balaguer, avec sérénité, sans perdre la joie, sans rancune non plus car, disait-il, « je n'ai pas besoin d'apprendre à pardonner parce que Dieu m'a appris à aimer ».

C'est pour tenter de mettre un terme à ces incompréhensions que l'archevêque de Madrid, Mgr Léopold Eijo y Garay, voulut donner une approbation juridique à l'« Opus Dei » en 1942. Il le connaissait bien, car il l'avait encouragé et béni dès sa fondation et il y voyait clairement la main de Dieu. Toutes les approbations du Saint-Siège devaient suivre (cf. II, 3).

Elles allaient permettre la solution d'un grave problème qui se posait à l'institution : la nécessité d'avoir des prêtres formés selon l'esprit de l'« Opus Dei ». Le fondateur a la certitude que les prêtres doivent provenir des laïcs appartenant à l'« Opus Dei ». Mais il ne sait comment résoudre les problèmes juridiques qui s'ensuivent. Il prie depuis de nombreuses années pour les premiers prêtres de l'« Opus Dei » et pour ceux qui viendraient après, avec confiance et avec une telle intensité qu'il pouvait affirmer qu'ils sont tous fils de sa prière et de sa mortification.

Le surnaturel fit irruption une fois de plus dans sa vie, pour lui montrer la voie à suivre :

« Le 14 février 1943, après avoir cherché, en vain, la solution juridique, le Seigneur voulut me la donner, précise, claire. Après avoir célébré la Messe dans un Centre de la Section féminine (...) je pus parler de la Société Sacerdotale de la Sainte Croix. »

Le 25 juin 1944, trois membres de l'« Opus Dei » accèdent au sacerdoce, après une préparation scientifique extrêmement soignée, reçue des meilleurs professeurs de l'époque.

Dès 1946, Mgr Escrivá s'installe à Rome, pour être au cœur de la chrétienté, tout près du Vicaire du Christ et manifester la dimension universelle de l'« Opus Dei ». Pendant des années, il parcourt l'Europe, imprimant personnellement l'impulsion au travail apostolique dans les différents pays et préparant l'expansion future par sa prière et sa mortification joyeuse.

Sur le tard de sa vie, il ressent avec acuité le poids de l'épreuve que traverse l'Eglise. Il décide d'entreprendre des voyages de catéchèse à travers le monde, en Europe et en Amérique. Devant des auditoires dépassant parfois 5 000 personnes, il parle de Dieu et uniquement de Dieu, répondant de façon profonde et simple à la fois, avec *don des langues*, aux préoccupations des uns et des autres. Il insuffle l'optimisme chrétien, le goût de la lutte ascétique. En quelques mois, plus d'un million de personnes écoutent sa prédication.

Il reçoit aussi les prêtres en groupe nombreux. L'attitude de certains le fait souffrir. Mais il précise qu'il ne connaît que de bons prêtres. Certains sont peut-être un peu « malades », mais aucun n'est mauvais. Il les invite à être « prêtres à cent pour cent » :

« Il y a des prêtres qui, au lieu de parler de Dieu — le seul objet dont ils aient à traiter —, parlent de politique, de sociologie, d'anthropologie. Comme ils n'en savent pas un traître mot, ils se trompent. De plus, le Seigneur n'en est pas content. Notre ministère consiste en effet à prêcher la doctrine de Jésus-Christ, à administrer les sacrements et à enseigner la manière de chercher le Christ, d'atteindre le Christ, d'aimer le Christ, de suivre le Christ. Le reste n'est pas de notre ressort. »

Il leur recommande aussi de soigner particulièrement tout ce qui a trait à l'Eucharistie :

« Pour l'amour de Dieu, soyez prêtres, recherchez l'intimité avec le Christ. Ne voyez-vous pas que certains se mettent en manches de chemise, s'habille n'importe comment ? Vous, revêtez-vous de tous les ornements — et d'ornements propres — et célébrez le Saint Sacrifice sans hâte, même si, autour de vous, l'on est pressé pour tout. Car cette hâte, on ne l'a pas pour manger, ni pour s'amuser, ni pour ses amours : on l'a seulement pour les choses de Dieu... Nous ferons un travail magnifique si nous savons ne pas nous presser, car c'est ainsi que nous réaliserons véritablement *in persona Christi*, un travail sacerdotal profond. »

Et il les invite à la charité et à l'union :
« Mes frères, si nous nous efforçons d'être unis entre nous par la prière et par l'affection mutuelle, par la charité du Christ, tout ira bien. Aimez le pape actuel, et aussi celui qui viendra après lui... »

Le 28 mars 1975, Mgr Escrivá de Balaguer célèbre ses noces d'or dans le sacerdoce, conformément à ce qui a toujours été la norme de sa vie : « me cacher et disparaître, afin que seul Jésus brille ». Il se voit « comme un enfant qui balbutie ». Et, dans sa profonde humilité, il livre le résultat de son examen de conscience :

« J'ai voulu faire la somme de ces cinquante ans, et c'est un éclat de rire qui m'est venu. J'ai ri de moi-même et je me suis rempli de reconnaissance envers Notre Seigneur, car c'est Lui qui a tout fait... »

Le 23 mai, il se rend au sanctuaire de Notre-Dame de Torreciudad qu'il a fait construire en reconnaissance pour sa guérison soixante

et onze ans plus tôt, pour inciter à la dévotion envers la Très Sainte Vierge. Les travaux sont presque achevés. Il dit souvent que la nuit approche. Atteint de la cataracte, il n'y voit plus guère et répète : *Domine, ut videam ! ut videamus ! ut videant !* Il ressent l'envie ardente de voir Dieu : *Vultum tuum, Domine, requiram !* Il ajoute : « La mort soudaine, c'est comme si le Seigneur nous surprenait par derrière et comme si en nous retournant, nous nous retrouvions dans ses bras ».

Le 25 juin, il célèbre dans l'intimité le 31^e anniversaire de l'ordination des trois premiers prêtres de l'Œuvre. Le lendemain il se rend à Castelgandolfo, dans un Centre international de formation de la Section féminine de l'« Opus Dei ». Il parle d'âme sacerdotale, d'accomplissement soigneux des devoirs de chaque instant et demande de prier pour l'Eglise, le pape et toutes les âmes. Un léger malaise l'oblige à écourter la conversation. De retour à Rome, il salue le Tabernacle avec une profonde genuflexion, accompagnée d'un acte d'amour et gagne le bureau où il travaille habituellement. Après un regard à un tableau de la Vierge de Guadeloupe, il s'effondre. Dieu vient de rappeler à lui son Serviteur.

3. L'étape de la continuité

L'« Opus Dei » était alors présent sur les cinq continents et comprenait 60 000 membres appartenant à 80 nationalités.

Ce qui a peut-être le plus surpris dans les semaines qui ont suivi le décès de Mgr Escrivá, c'est la normalité avec laquelle la vie de l'« Opus Dei » s'est déroulée. Aucun tremblement de terre ne l'a secoué. Tout le monde a continué de travailler, pensant que c'était ainsi que le fondateur aurait réagi et qu'ils n'avaient rien de mieux à offrir à Dieu, pour le repos de l'âme de celui qu'ils appelaient « Père », que de rester chacun à sa place, en train d'offrir sa douleur et le poids de chaque journée.

Sans hâte, un Congrès général électif fut convoqué, qui représentait l'ensemble des fidèles de la prélature de l'« Opus Dei ». Le 15 septembre il élisait, à l'unanimité et au premier tour de scrutin (ce qui mérite d'être souligné de nos jours), Mgr Alvaro del Portillo, jusque-là Secrétaire général et, pendant quarante ans, le plus proche collaborateur de Mgr Escrivá.

La période de la fondation étant close, l'organisation et la spiritualité de l'« Opus Dei » étaient définitivement « sculptées ». S'ouvre alors l'étape de la continuité et de la fidélité, marquée par l'obtention du statut définitif de Prélature personnelle, le 28 novembre 1982. La vie de l'« Opus Dei » poursuit son cours, « avec l'aide de la grâce divine » (Jean-Paul II). Le paradoxe veut que le « pas de Dieu » se soit accéléré depuis 1975. Avec une humilité sincère et profonde, Mgr Escrivá de Balaguer disait que, sur terre, il ne faisait que gêner et qu'il aiderait plus efficacement

ses enfants quand il serait au Ciel. Et il a tenu sa promesse.

En effet, l'expansion s'est amplifiée dans tous les pays. Le nombre des vocations n'a cessé de croître. Il y avait, fin 1982, plus de 72 000 fidèles de l'« Opus Dei », provenant de 87 pays. De plus le travail apostolique a commencé en Côte d'Ivoire, au Zaïre, à Hong-Kong, à Trinité et Tobago, à Singapour. D'autres pays de l'Extrême-Orient et les pays du nord de l'Europe devraient suivre prochainement.

Fait peut-être encore plus étonnant, la renommée de sainteté dont était entouré Mgr Escrivá de son vivant n'a fait, depuis sa mort en odeur de sainteté, que s'étendre « avec une spontanéité significative », selon les termes du card. Poletti, Vicaire de Rome, dans le décret d'introduction de la cause de béatification. Le Saint-Père a reçu des milliers de lettres demandant l'ouverture du procès de béatification et de canonisation. Elles émanaient de personnes les plus diverses et des quatre coins de la terre. L'on y relevait, fait exceptionnel, la signature de 69 cardinaux et de 1 300 évêques, soit plus du tiers de l'épiscopat mondial.

Lorsqu'un saint meurt, l'on assiste à « un feu d'artifice » de grâces spéciales qu'il répand sur la terre. Ce qui est surprenant dans le cas de Mgr Escrivá de Balaguer, c'est que son activité, considérable dès son retour à la patrie céleste, ne fait que s'accroître depuis. Bien loin de diminuer, les témoignages de faveurs obtenues par son intercession affluent à la Postulation de la cause, écrits par des personnes de toutes les conditions sociales. Ce sont de nombreuses faveurs matérielles, dont des guérisons médicalement inexplicables et parfaitement étayées par la documentation nécessaire. Mais il s'agit plus encore de faveurs spirituelles dont l'immense majorité demeure d'ailleurs cachées. Une petite partie de ces faveurs sont relatées dans le *Bulletin d'information* édité par la Vice-Postulation de chaque pays (1) et diffusé gratuitement à des millions d'exemplaires.

L'on comprend aisément que le 12 mai 1981, moins de six ans après le décès du Serviteur de Dieu, le procès de ses vertus héroïques se soit ouvert à Rome. Le procès de deux miracles a également commencé.

L'influence du fondateur continue aussi de s'exercer par le biais des ouvrages qu'il a écrits et dont certains ont été publiés après sa mort (cf. Bibliographie). Leur tirage global dépasse les six millions et demi d'exemplaires. Le plus connu est *Chemin* qui, à lui seul, a fait l'objet de 172 éditions en 34 langues et atteint près de trois millions d'exemplaires à ce jour.

Pour clore ce chapitre, nous dirons quelques mots de l'« Opus Dei » en France. Son action présente toutes les caractéristiques que nous décrirons en II, 1 et 2. Nous nous limi-

terons ici à indiquer qu'en plus de l'apostolat que les fidèles de l'« Opus Dei » réalisent autour d'eux dans les différentes villes où ils résident pour des raisons familiales ou professionnelles, des Centres ont été érigés, avec l'accord préalable de l'évêque diocésain, à Paris (où l'implantation est la plus développée), Marseille, Grenoble, Toulouse, Aix-en-Provence, Strasbourg. Un Centre de Rencontres existe à Couvrelles, dans l'Aisne. En outre des activités sont régulièrement organisées à Rennes, Clermont-Ferrand, Mulhouse, Bordeaux, Lyon, etc. Des activités apostoliques collectives (cf. II, 2) ont été mises sur pied : l'Ecole technique hôtelière Dosnon, dans l'Aisne ; le Centre Culturel Garnelles, à Paris ; le club de jeunes Gabian, à Aix ; des foyers de jeunes travailleurs, etc. Le travail apostolique touche, en effet, aussi bien les milieux intellectuels que celui des travailleurs, les cadres que les employés de maison, les jeunes que les personnes âgées, etc.

II^e PARTIE :

ESPRIT ET NATURE DE L'« OPUS DEI »

Pour approfondir l'esprit et la nature de l'« Opus Dei », un premier chapitre portera sur la spiritualité de l'« Opus Dei » : il comprendra d'abord les traits les plus caractéristiques que le Seigneur fit voir au Fondateur dont nous marquerons le lien avec ce que le concile Vatican II proclamera trente ans plus tard. Puis nous décrirons d'autres aspects de l'esprit de l'« Opus Dei » qui sont autant d'exigences de sainteté et de formation chrétienne.

Le deuxième chapitre décrira l'action des fidèles de l'« Opus Dei » dans tous les milieux de sa société et la liberté dont ils jouissent. Nous y parlerons aussi des œuvres collectives d'apostolat dans lesquelles l'« Opus Dei » assume la responsabilité de la formation spirituelle. Une place à part sera réservée aux prêtres.

Le troisième chapitre dira ce que fut la situation juridique de l'« Opus Dei » à son origine, puis avec les approbations du Saint-Siège.

1. La spiritualité de l'« Opus Dei »

Laissons Mgr Escrivá nous préciser ce que le Seigneur lui fit voir le 2 octobre 1928, le charisme de fondation qu'il reçut alors :

« L'« Opus Dei » accueille et canalise ce fait très beau que tout état et tout travail professionnel, pourvu qu'il soit droit et qu'il persévère dans cette rectitude, peut conduire à Dieu. Et notre Œuvre reprend cette possibilité en une vocation bien définie : celle de s'attacher personnellement au service de Dieu au milieu du monde pour convertir notre vie ordinaire et notre travail professionnel et social en instruments de sanctification et d'apostolat quels que soient l'âge et les circonstances de chacun. »

Ou, exprimé en d'autres termes, « la carac-

(1) En France, 5, rue Dufrénoy, 75116 Paris.

téristique particulière de la spiritualité de l' « Opus Dei » consiste en ce que chacun doit sanctifier sa profession, son travail ordinaire, se sanctifier dans sa profession et sanctifier les autres grâce à sa profession » ; c'est-à-dire que les laïcs « sont appelés à se sanctifier, non pas malgré leurs obligations professionnelles dans le monde, commente Mgr C. Colombo, mais précisément à travers ces obligations parce que tous les chrétiens sont appelés à la sainteté dans leur état de vie, comme l'enseigne explicitement le chap. V de la Constitution conciliaire *Lumen Gentium* ».

Ce n'est rien moins que l'appel universel à la sainteté et à l'apostolat, en réponse à une vocation divine, avec un esprit et des moyens spécifiques, dans l'exercice des occupations quotidiennes de chacun, quelles qu'elles soient. Spiritualité « vieille comme l'Évangile et comme l'Évangile nouvelle », disait le fondateur, parce qu'elle prend sa source dans la vie du Christ qui « veut que tous les hommes soient sauvés » (1 Tm. 2, 4) et aussi parce qu'elle doit être constamment actualisée. En outre si, de nos jours, cette affirmation est généralement acceptée il en allait bien différemment dans les années vingt. Selon la mentalité d'alors, la sainteté était réservée à ceux qui s'écartaient d'un monde considéré comme mauvais en soi, comme un obstacle au salut.

Un tel état d'esprit en amena certains à dénoncer Mgr Escrivá comme hérétique parce qu'il prétendait qu'on pouvait se sanctifier dans les réalités temporelles, « au beau milieu de la rue » et qu'il proposait une spiritualité laïque, séculière qui ne se voulait en rien une pâle imitation de la spiritualité des clercs ou des religieux, mais un authentique engagement à rechercher la plénitude de la vie chrétienne, chacun dans son propre état.

Nous allons parler de cet appel universel à la sainteté d'abord dans son rapport avec le travail, puis en ce qui concerne l'apostolat. Les autres aspects principaux de l'esprit de l' « Opus Dei » seront présentés ensuite à larges traits et de façon fractionnaire : chacun d'entre eux requerrait de longs développements qui sont exclus dans le cadre du présent article.

a) La sanctification du travail

L'homme doit se sanctifier au milieu du monde. La première réalité à proclamer, c'est la bonté du monde, car il est sorti bon des mains du Créateur. Les hommes l'enlaidissent par le péché, mais nous avons le devoir de tout ramener à Dieu (cf. Eph. 1, 10).

En même temps Mgr Escrivá de Balaguer découvre dans la Bible le fondement scripturaire de la dignité du travail. L'homme a été créé *ut operaretur* (Gn. 2, 15), pour travailler le monde, de sorte que le travail est une des réalités qui définissent la vie humaine. Cette conception chrétienne du travail, d'un optimisme extraordinaire, implique que « le travail en soi n'est ni peine, ni malédiction, ni

châtiment ». Bien au contraire, il est « assumé et intégré par et dans l'œuvre prodigieuse de la création et de la rédemption du monde. Le travail est de la sorte élevé à l'ordre de la grâce, il est sanctifié, devient œuvre de Dieu, *operatio Dei, opus Dei* » ; il est une voie de salut.

Dans l'esprit de l' « Opus Dei », le travail est comme « la charnière de la sanctification » de chacun. Moyen de sainteté, il est l'occasion d'une rencontre avec Dieu partout où l'homme se trouve : dans la rue, au bureau, à l'atelier, à l'usine, aux champs, à l'université, à la maison, etc. Et il se transforme alors en prière, en une « grande conversation avec notre Père du Ciel ».

Ce travail qu'il faut sanctifier, c'est la profession ou le métier de chacun, au sens large, car cela comprend toutes les tâches manuelles et intellectuelles, et donc les occupations de la mère au foyer ou d'un retraité, celles d'un malade et le ministère sacerdotal du prêtre, etc. La profession occupe l'essentiel de nos journées : c'est donc une réalité qui ne peut rester en marge de la tâche de notre sanctification. L'attitude de ceux qui laissent au vestiaire leur condition de chrétien est aberrante. Le travail est un moyen privilégié, la matière première de la sanctification quotidienne.

C'est ainsi que l'esprit de l' « Opus Dei » reprend une vérité très belle — oubliée durant des siècles par de nombreux chrétiens — qui veut que tout travail digne et noble dans l'ordre humain peut être transformé en tâche divine. Au service de Dieu, il n'y a aucun métier de petite catégorie : ils sont tous de la plus haute importance. Aucun métier n'est méprisable. Son importance ne vient pas de la considération sociale qui lui est accordée mais de l'amour de Dieu que chacun met à le réaliser :

« Il est temps que nous, les chrétiens, nous proclamions bien haut que le travail est un don de Dieu, et qu'il n'est pas sensé de diviser les hommes en diverses catégories selon le travail qu'ils réalisent, en considérant certaines tâches plus nobles que d'autres. »

Le travail est donc envisagé comme un moyen de sanctification tridimensionnel. Nous verrons plus loin la portée apostolique du travail ; considérons, pour l'instant, la possibilité qui nous est offerte de sanctifier le travail lui-même, c'est-à-dire de lui imprimer une marque chrétienne, d'en faire quelque chose qui nous rapproche de Dieu et qui permette aussi à nos compagnons de travail de se sanctifier à leur tour. Pour cela, il faut remplir une condition : travailler et travailler bien ; avec toute la perfection, humaine et surnaturelle, dont nous sommes capables, malgré nos limites et nos erreurs personnelles. Autrement dit, notre travail doit contribuer efficacement à l'édification de la cité terrestre et à la consécration du monde :

« Il n'y a pas sur la terre un travail humain

noble qui ne puisse être divinisé, qui ne puisse être sanctifié. Il n'y a aucun travail que nous ne devions sanctifier, qui ne puisse être compris dans la *consecratio mundi*. »

Le chrétien se sanctifie aussi dans le travail, sans qu'il ait besoin de faire des choses extraordinaires. Il vit l'héroïsme du quotidien, suivant le conseil de *Chemin* : « Ne remets pas ton travail à demain ». Dans cet esprit, l'on devient saint « à condition d'accomplir son devoir avec compétence, par amour de Dieu et dans la joie, de sorte que le travail quotidien devienne non pas le "tragique quotidien", mais plutôt le "sourire quotidien" », comme l'écrivait le card. Luciani, un mois avant de devenir le pape Jean-Paul 1^{er}.

La compétence professionnelle a, en effet, une grande valeur dans ce plan de la sanctification. Si nous voulons vraiment nous sanctifier, nous devons être un modèle de sérieux, d'intégrité, de succès. Comment prétendre faire de l'apostolat si notre vie dément ce que nous proclamons,

« si nous bâclons notre travail ; si nous ne persévérons pas dans l'élan du travail commencé avec un enthousiasme humain et surnaturel ; si nous ne remplissons pas notre tâche comme le meilleur de nos collègues et, si c'est possible... mieux que le meilleur, car nous nous servons de tous les moyens honnêtes de la terre, ainsi que des moyens spirituels nécessaires pour offrir à Dieu notre Seigneur un travail soigné, achevé comme un filigrane, en un mot, accompli. »

Toutefois il serait insuffisant de bien travailler pour sanctifier vraiment le travail : ce n'est là qu'une première condition, un préalable. Il faut que vienne s'y ajouter la vision surnaturelle, ce qui implique de réaliser le travail en état de grâce et en l'offrant à Dieu car, « quand bien même vous obtenez les succès les plus spectaculaires... dans votre travail professionnel, si vous vous laissez aller intérieurement et si vous vous écartez du Seigneur, vous auriez en fin de compte carrément échoué ».

En effet, la force pour sanctifier le travail vient de la fréquentation des sacrements, de la pratique de la prière au point de transformer progressivement le travail lui-même en une prière personnelle et de donner à la vie sa dimension de contemplation qui se transforme en apostolat.

b) L'apostolat

La vocation à la sainteté implique aussi l'appel à l'apostolat. C'est la troisième composante du travail. Celui-ci met en contact avec d'autres personnes, collègues, parents, amis, en qui nous voyons autant d'âmes à approcher de Dieu. De sorte que « la sainteté et l'apostolat ne font qu'une seule et même chose avec la vie des membres de l' "Opus Dei" ». En même temps que la sainteté s'accroît en témoignant de Dieu, par l'exemple et par la parole, l'apostolat découle aussi de la vie intérieure :

« Il faut que tu sois "homme de Dieu",

homme de vie intérieure, homme de prière et de sacrifice. — Ton apostolat doit être un débordement de ta vie "en dedans". »

Le zèle apostolique engendre une préoccupation constante pour les âmes, en allant les chercher là où elles se trouvent, sans attendre, par commodité et poltronnerie, qu'elles se présentent à nous. En exerçant à leur égard la sainte coercition que le Seigneur nous recommande dans la parabole des invités au festin de nocé : *compelle intrare* (Lc 14, 23) dit le Maître à ses serviteurs, faites-les entrer de force, ce qui n'exclut pas, bien loin de là, le respect de la liberté légitime de tout un chacun. De plus, « sur cent âmes, cent nous intéressent » disait le fondateur, aucune n'est à rejeter car chacune vaut tout le Sang du Christ versé sur la Croix.

Cet apostolat se réalise essentiellement de façon individuelle, en fonction des occasions qui se présentent ou que l'on suscite dans la vie courante. En 1932 déjà, Mgr Escrivá de Balaguer écrivait :

« Il n'y a aucune raison pour que l'apostolat des laïcs soit toujours une simple participation à l'apostolat hiérarchique : le devoir leur incombe de faire, eux aussi, de l'apostolat. Et cela, non en vertu d'une mission canonique reçue, mais parce qu'ils font partie de l'Eglise ; cette mission... ils la remplissent à travers leurs professions, leur métier, leur famille, leurs collègues, leurs amis. »

En effet, le laïc, qui a accès à des milieux où les clercs ne seraient pas acceptés, a le droit et le devoir inhérents à sa condition de chrétien de faire de l'apostolat. Et il n'est pas possible de couper sur le même patron ce que la « spontanéité apostolique de la personne » suggère à chacun d'entreprendre, en toute liberté, sous sa propre responsabilité et en agissant selon sa conscience droitement formée. L'organisation vise à fournir aux fidèles de l' « Opus Dei » l'aide et la formation spirituelles dont ils ont besoin pour mener à bien leur vie de piété et leur apostolat (2).

Lorsque l'organisation a atteint la limite que nous venons de marquer, elle ne peut aller plus loin :

« Elle a terminé sa tâche — celle en vue de laquelle, précisément, se réunissent les membres de l' "Opus Dei" —, elle n'a plus rien à faire, elle ne peut ni ne doit plus rien faire. Pas une indication de plus. Alors commence l'action personnelle, libre et responsable, de chaque membre. »

(2) Cette organisation est centralisée à Rome. L' « Opus Dei » est dirigé par un Prélat assisté par un Vicaire général, actuellement Mgr Javier Echevarría, et des organismes collégiaux composés de prêtres et de laïcs : le Conseil général pour la Section masculine et le Conseil central pour la Section féminine.

Ces mêmes principes se retrouvent dans les circonscriptions régionales du gouvernement de l'institution : dans chaque pays ou région, le Prélat est représenté par un Vicaire régional qui est prêtre, assisté, lui aussi, d'équipes collégiales séparées pour chaque Section.

Cette action apostolique est toujours ecclésiale car réalisée en union avec la hiérarchie et dans la plus grande fidélité au Magistère de l'Eglise, universelle ou locale ; sans quoi il ne pourrait y avoir de vraie union au Christ. Elle s'intègre tout naturellement dans la pastorale diocésaine. Nous dirions même qu'elle contribue à son élaboration. En effet, il ne faut pas oublier une réalité fondamentale de la vie de l' « Opus Dei ». Se situant sur un plan strictement spirituel et de formation, il n'a pas de prise directe sur l'action de ses fidèles ou de ceux qui fréquentent ses activités. En outre, personne, en venant à l' « Opus Dei », ne change d'état. C'est-à-dire que chacun garde sa condition de fidèle courant. Il assume en plus des obligations ascétiques nouvelles qui ne l'exemptent pas de mener sa vie dans le diocèse auquel il appartient de par son domicile, etc.

« En vérité, écrivait Mgr Lallier, archevêque de Besançon, la vocation d'un membre de l' « Opus Dei » est celle de tout baptisé, à laquelle s'ajoutent une vocation et une spiritualité spécifiques pour se sanctifier et aider les autres à le faire au milieu de leur travail professionnel, dans leur état de vie, allant ainsi jusqu'au bout des exigences de l'Evangile. »

Ceci l'amène à prendre sa foi plus au sérieux, à être un ferment dans la pâte, un « lampadaire allumé » qui montre le bon chemin. C'est ainsi que tout l'apostolat des fidèles de l' « Opus Dei » et de leurs amis contribue à remplir les paroisses, à accroître la fréquentation des sacrements, à ramener des âmes à la pratique d'une vie chrétienne, à faire découvrir la foi à d'autres, à susciter des inquiétudes de sainteté et d'apostolat autour de soi, etc.

L' « Opus Dei » se présente ainsi comme « une organisation désorganisée », selon une expression de son Fondateur. Il n'y a aucune action de groupe ni constitution de clientèles particulières ou de « chapelles » plus ou moins intégrées. Le contraire répondrait à une vision cléricale qui méconnaîtrait le droit des laïcs à l'autonomie apostolique et qui prendrait ombrage d'un sain pluralisme, ignorant en même temps la réalité que nous venons de décrire et qui apparaîtra de façon encore plus nette quand nous parlerons de la nature des prélatures personnelles.

A côté de cet apostolat personnel de chaque fidèle de l' « Opus Dei », nous trouvons aussi des activités collectives d'apostolat dont il sera question plus loin. Le lecteur bien au fait des chapitres IV et V de la constitution dogmatique *Lumen gentium* ainsi que du décret *Apostolicam actuositatem* du concile Vatican II, aura reconnu au passage nombre de similitudes avec l'enseignement de ces textes. Nous ne pouvons les citer ici, faute d'espace. Nous y renvoyons ainsi qu'à notre étude « "L'Opus Dei" Prélature personnelle : dans le droit fil de Vatican II », dans la *Revue des Sciences religieuses* (1983). En plus des témoignages de personnalités ecclésiastiques que

nous y rapportons et qui présentent Mgr Escrivà de Balaguer comme un pionnier de la spiritualité laïque et un précurseur du concile Vatican II, Mgr B. Echeverría Ruiz, Vice-Président de la Conférence épiscopale équatorienne a écrit que Mgr Escrivà « a ouvert un nouveau chemin de sainteté chrétienne, devançant, par son intuition propre à un saint, l'esprit qui a inspiré le concile Vatican II ».

Pour sa part, le card. J. Sin, Président de la Conférence épiscopale des Philippines affirme que « le message de Mgr Escrivà de Balaguer n'est autre que l'appel universel à la sainteté. Bien avant le concile Vatican II, ce saint prêtre avait parlé sans relâche de l'obligation qu'a chaque baptisé de rechercher la sainteté au milieu de ses occupations quotidiennes ».

Et Jean-Paul II, dans l'homélie qu'il a prononcée le 19 août 1979 lors d'une Messe pour quelques membres de l' « Opus Dei » :

« Votre institution a pour objectif la sanctification de la vie en restant dans le monde, chacun à son propre poste de travail et de profession ; vivre l'Evangile dans le monde, tout en vivant immergé dans le monde, mais pour le transformer et le sauver par son propre amour pour le Christ ! C'est vraiment un grand idéal, le vôtre, qui dès le début a été une anticipation de la théologie du laïc qui, par la suite, a caractérisé l'Eglise du Concile et de l'après-Concile.

« C'est là, en effet, le message et la spiritualité de l' « Opus Dei » : vivre unis à Dieu, dans le monde, dans n'importe quelle situation, en tâchant de s'améliorer soi-même à l'aide de la grâce, et en faisant connaître le Christ par le témoignage de sa propre vie. Qu'y a-t-il de plus beau, de plus enthousiasmant que cet idéal ? »

Se plaçant sur un autre plan, Paul OURLIAC, directeur de l'Institut d'études politiques de Toulouse, souligne avec clairvoyance que la simplicité et la fermeté de l' « Opus Dei » « apportent à notre époque, tourmentée et inquiète, l'enseignement qui lui convient ». En effet, cette institution n'est pas née de par la volonté d'un homme (« elle est vraiment *de Dieu* », écrit le card. Lercaro), pour résoudre la situation concrète d'un pays donné dans une situation et à une époque bien précises.

Dès le début elle a une portée universelle. « Nous sommes en présence d'un phénomène pastoral nouveau », selon le card. Rossi, Préfet de la S. Congrégation pour l'évangélisation des peuples, « d'une mer sans rivages, car tant qu'il y aura des hommes sur terre, si profondément que changent les formes techniques de la production, il y aura toujours un travail que les hommes pourront offrir à Dieu, qu'ils pourront sanctifier. Avec la grâce de Dieu, l' « Opus Dei » entend leur enseigner à mettre ce travail au service des hommes de toutes conditions, races et religions. En servant ainsi les hommes, ils serviront Dieu ».

(A suivre).

D. LE TOURNEAU.